

A Paris, Antoine m'avait montré des diapos de ses nouveaux travaux exposés à Nice. Cubes transparents, boules, éclats de verre contenant toutes sortes de choses inattendues-pièces de monnaie anciennes fleurs pressées, reproductions parfaitement miniaturisées de grenouilles, lézards, serpents, filets de couleur, inscriptions en latin et en grec, une grappe de raisin-, des choses qui semblaient à la fois flottantes et figées, piégées et libérées entre des parois de verre. Les travaux de mon ami m'avaient toujours intrigué, leur enracinement dans l'Egypte ancienne, la nécromancie, l'alchimie, et la tradition familiale. Les meilleures des nouvelles pièces poursuivaient une recherche sur le temps, la conversation qu'Antoine entretenait à voix basse avec le temps et qu'il m'était possible d'écouter. Le temps engagé. Le temps, médium à la fois intime et lointain. Un médium transparent et opaque comme le verre. Toute vie scellée dans le verre et le verre lui-même gainé d'un fourreau d'incertitudes qui lui permet de prendre des formes aussi variées que le feu, l'eau, l'air, la terre. Le verre complice du temps mais pas totalement à même de le modifier ou de s'en évader. Les vies serties dans le verre condamnées à répéter et endurer l'histoire. Témoignant encore et encore de l'emprise immuable du temps. Parmi les nombreuses diapos vues à Paris, il en était une en particulier qui avait retenu mon attention. Un bloc couleur d'ébène d'environ cinquante centimètres sur soixante, d'une douzaine de centimètres d'épaisseur, contenant des milliers de bulles minuscules pareilles à celles que produit un souffle dans l'eau, ou à des étoiles piégées dans l'inconcevable immensité de son intérieur, une galaxie d'étoiles accompagnée d'une gigantesque bulle, une sphère translucide, blanche comme un os, emplissant presque un tiers du volume de la sculpture elle-même. Un filet sombre, pourpre, ruisselle au flanc de la sphère. Les lettres d'un alphabet étranger se découpent en nettes rangées noires au travers de la nuée pourpre. Ces lettres luisent mystérieusement et, tout en ayant l'air tangibles, solides, elles crépitent, dansent et frémissent aussi sous le poids d'innombrables messages indéchiffrables. Cette pièce me troubla comme les vagues formes noirâtres des animaux tués sur la route que je vois quand je me promène ou fais mon jogging.

*Un animal mort*, c'est toujours la première idée qui me vient à l'esprit quand je vois un tas noirâtre non identifiable gisant un peu plus loin sur mon chemin. Une chose qu'un véhicule a fauchée par hasard, violemment privée de vie, me dis-je, alors que bien sûr je ne sais pas au juste de quoi il s'agit, ni comment, quand, voire si la mort l'a frappée, et quel type de mort, et ne sais pas non plus si j'ai envie de le savoir. Un animal mort depuis quand ? Une partie ou les restes d'une créature, grisâtres, informes. Je ne saurai pas avant de m'en être approché et parfois, même alors, ne suis pas sûr de ce qui gît là et que j'examine à moitié, ignore à moitié, ou généralement un peu des deux en

passant. Souvent, je continue de m'interroger, de me demander après que la forme a disparu au loin derrière moi. Un jour vivante. Un jour morte. À nouveau vivante telle que je l'avais entrevue en amont. À nouveau morte maintenant. Peut-être les deux à la fois. Et non l'un ou l'autre. Question de temps. De là on voit, là on ne voit plus.

John Edgar Wideman. « Ecrire pour sauver une vie ».pp.202-204.© éditions Gallimard.Trad Catherine Richard Mas.2017